

HISTORIA

No 213



2 F.
BELGIQUE 28 F. b.
CANADA 60 cents

sommaire

ANDRÉ CASTELOT

Échos de l'histoire : petite histoire de la poste.

167

ANDRÉ DUCASSE

Il y a cinquante ans : « Aux armes citoyens ! ».

176

MAURICE GENEVOIX, de l'Académie française

Ceux de 14.

184

PAUL BARTEL

Marie Walewska retrouve Napoléon à l'île d'Elbe.

190

J. FONROY

Un espion fut le fossoyeur de l'empire autrichien.

198

PAUL MORAND

Qui était François-Joseph ?

202

JACQUES PIERI

Curieux trains d'autrefois.

214

JACQUES MAYRAN

Le calvaire de Madame Elisabeth.

220

ROBERT ARON

Il y a vingt ans : les derniers jours du maréchal Pétain à Vichy.

227

ADRIEN DANSETTE, de l'Institut

La libération de Paris.

236

GILBERT GUILLEMINAULT et ANDRÉ MAHÉ

L'homme qui servit de modèle à Arsène Lupin.

248

EMILE HENRIOT, de l'Académie française

Au pays de Tendre.

259

JEUX, par ROGER DAL

264

COLIN-SIMARD

20.000 ans en arrière : la préhistoire au fond des grottes pyrénéennes.

266

NOS LECTEURS HISTORIENS

276

CHR. MELCHIOR-BONNET

Chroniques - disques, livres d'histoire.

278 280 282 284

Notre couverture : Louis XVII au Temple à l'âge de huit ans, par Vien.

Musée Cornavalet. Ektachrome Giraudon.

Revue mensuelle paraissant le 1^{er} de chaque mois. Directeur : Chr. Melchior-Bonnet.

Conseiller technique : V. Delpuech. Mise en pages : F. Wittmann.

Rédaction-Administration, Abonnements : Editions JULES TALLANDIER, 17, rue

Remy-Dumoncel, Paris-14^e. P.O.R. 17-89. CCP PARIS 226-41.

Edition italienne HISTORIA : Via Borgogna 5, MILAN.

Les manuscrits ou textes, insérés ou non, ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS.

● France et Union Française : 1 an, F 21,50 - 6 mois, F 11,50.

● Toute demande de changement d'adresse doit parvenir avant le 1^{er} du mois accom-

pagnée de F 0,30 en timbres. - Toute correspondance doit être accompagnée d'un timbre,

pour la réponse, de F 0,25. - Pour le renouvellement de votre abonnement, adressez

directement à votre CCP l'ordre de virement à notre compte CCP PARIS 226-41 en spéci-

ifiant revue HISTORIA. (Délai : 20 jours après réception de l'avis fin d'abonnement.)

● Belgique : 1 an, FB 285. - 6 mois, FB 155. - Souscription auprès des marchands de jour-

naux et à S.A. « Femmes d'Aujourd'hui », 65, rue de Hennin, Bruxelles. CCP Bruxelles

18-82-34.

● Canada : 1 an, \$ 6. - Pour assurer la régularité, distribution avec un décalage de 3 mois.

Souscription au « Cercle du Livre de France », 3300, bd Rosemont, Montréal 36 (Qué).

● Autres pays : 1 an, F 29. - 6 mois, F 15,50.

Les abonnements peuvent être souscrits auprès des marchands de journaux.

NUMÉRO 213

AOUT 1964

TOME XXXVI

Gilbert Guilleminault
et André Mahé

L'HOMME



Marius Jacob

***L'indomptable Marius Jacob
l'anarchiste aux cent déguisements
le redresseur de torts
le vengeur des opprimés***

« Arsène Lupin, le fantaisiste gentleman qui n'opère que dans les châteaux et les salons et qui, une nuit où il avait pénétré chez le baron Schorman, en était parti les mains vides en laissant sa carte avec ces mots : « Reviendrai quand les meubles seront authentiques. »

« L'homme aux mille déguisements, tour à tour chauffeur, ténor... commis-voyageur marseillais... »

C'est ainsi que dans *Je sais tout* de juin 1905, Maurice Leblanc présentait pour la première fois son nouveau personnage, « Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur ».

Ce héros qui allait faire une prodigieuse carrière romanesque, tout le monde, en 1905, connaissait son modèle. Trois mois plus tôt, il avait comparu aux assises d'Amiens. C'était le chef des « Travailleurs de la nuit », Alexandre-Marius Jacob. Magistrats, avocats, public, il avait stupéfié tout le monde par l'aveu goguenard de ses exploits comme par son attitude extraordinaire, unique dans les annales judiciaires.

« Les choses sont renversées, écrivait l'*Aurore*. Ce n'est pas la société, représentée par les magistrats et les jurés, qui juge Jacob, chef des voleurs, c'est le chef

des voleurs, Jacob, qui fait le procès de la société. En vérité, il conduit l'affaire. Il est tout le temps en scène. Il est toujours à la réplique. Il fait au besoin les questions et les réponses. Il préside, il juge ! Sans doute est-il accompagné de gendarmes, mais la chose perd de son importance dès que Jacob prend la parole pour interroger le président. Par quoi nous voyons sans retard que les rapports sont bien changés... »

Toutes les caractéristiques utilisées par Maurice Leblanc pour composer son Arsène Lupin se trouvaient déjà chez Jacob. Toujours tiré à quatre épingles, intelligent et artiste, il adore les déguisements, ne vole que les riches et pratique l'insolence ironique avec ses victimes.

Comme Marius Jacob, Arsène Lupin agira avec une audace inouïe, il sera insaisissable, il narguera la police. Et comme son vivant modèle, il présentera un caractère complexe où se mêleront le cynisme et la bonté, l'horreur du sang versé et la fatalité du crime, la pratique d'une morale personnelle rigoureuse et le mépris des conventions et des lois.

va petit mousse

Marius n'a que onze ans, en 1890, quand, lecteur passionné de Jules Verne, il embar-

Arsène Lupin avait un modèle. Du moins son créateur s'est-il inspiré d'un personnage que la morale condamne naturellement, mais qui, par sa vie et sa prétention de redresser les torts, a fourni des éléments à Maurice Leblanc pour imaginer les aventures de son gentleman-cambrioleur sans aller jusqu'à l'assassinat comme Marius Jacob. Les auteurs de « L'Épopée de la révolte » (Denoël) nous montrent un exemple de ces anarchistes désespérés qui ont refusé d'accepter la société telle qu'elle est, telle qu'elle leur était imposée et qui se sont cru tout permis. Dans cette longue histoire de l'anarchie qui va de Louise Michel à Ravachol, d'Émile Henry à Louis Lecoin, les éléments totalement convaincus étaient assez rares malgré tout et les idéologies servaient souvent à masquer les crimes de vulgaires assassins et voleurs.

qui sert de modèle à

ARSÈNE LUPIN

LES " ROMANS D'AVENTURES ET D'ACTION " ■
MAURICE LEBLANC Prix : 2 fr. 95
LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES
d'Arsène Lupin
LE BOUCHON DE CRISTAL



que comme mousse à bord du *Thibet*. L'existence y est des plus rudes. Levé à 4 heures, il faut laver le pont jusqu'à huit et, ensuite, fourbir et nettoyer les roufs.

Le déjeuner avalé en hâte, le mousse doit ensuite aider aux différents travaux de magasinage et au balayage du pont jusqu'à six heures. Après le dîner, il s'écroule sur sa couchette, et le matin, il faut le « virer » pour le réveiller.

Doté d'une constitution de fer, le gamin supporte très bien cette dure condition, mais en lui le fervent lecteur de Jules Verne est déçu. Il change de bateau ; la vie reste aussi monotone. Tout juste s'il connaît un naufrage sur l'*Aliz*, coupé en deux par un cargo allemand. Aussi, en arrivant à Sidney sur l'*Armand-Bréhic*, le mousse Marius Jacob déserte. Il a tout juste treize ans, deux sous français en poche, et connaît quelques mots d'anglais.

Huit jours après son arrivée à Sidney, Marius rencontre un bosco français, déserteur comme lui, qui lui propose de le faire embaucher pour la pêche à la baleine. Enfin Jules Verne est retrouvé ! L'enfant embarque sur la baleinière.

Tout commence comme dans les livres qu'il aime. Le capitaine est un nègre haut de 2,10 m et les trognes de l'équipage retiennent l'attention.

Après quelques jours de navigation, Marius assiste à un spectacle dont le sens d'abord lui échappe. Un navire apparaît au

L'homme qui servit de modèle à Arsène Lupin

loin, le géant nègre donne des ordres, des armes sont apportées sur le pont, un pavillon est hissé.

L'autre bâtiment s'approche, assez près maintenant pour que les hommes puissent s'interpeller joyeusement. Et d'un coup, les matelots saisissent leurs armes et en quelques feux de salve abattent les marins du second bateau. Il ne reste plus ensuite qu'à aborder, jeter les cadavres à la mer, transborder la marchandise, puis à couler l'autre navire.

Ce n'est pas l'aventure exaltante dont l'enfant rêvait, et au retour, il déserte encore. Bien lui en prend, car, peu de temps après, le nègre et tout l'équipage sont arrêtés, jugés et pendus.

Marius aussi est arrêté quand il peut rejoindre Marseille, mais seulement pour désertion ; nul ne connaît sa brève incursion dans la piraterie. Son jeune âge lui vaut la bienveillance des juges et le voilà embarqué de nouveau.

— A ce moment, je n'avais plus qu'un objectif, devait confier plus tard Marius Jacob : devenir un vrai marin, être un jour capitaine au long cours. Mais ce que je voyais autour de moi me révoltait bien souvent. Sur un bâtiment de la Compagnie Axel et Busch, c'était au pillage des caisses embarquées que j'assistais régulièrement. A la place des marchandises volées, l'équipage mettait des briquettes de charbon pour faire le poids.

A seize ans, Marius Jacob, victime d'une fièvre persistante, doit rester à terre pour se soigner. Comme il en profite pour lire avec avidité, il tombe sur *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo. Une expression du grand romantique se grave dans son esprit : « Ces trois parasites, le prêtre, le juge, le soldat. » Il fait à la même époque la connaissance d'un jeune anarchiste qui commence à le catéchiser.

Jacob est devenu un lecteur assidu de *l'Agitateur*, le journal anarchiste de Marseille. Avec deux camarades, il passe bientôt à l'action directe : on s'amuse d'abord à déposer des feux fénians dans les urnes électorales, ou à aller crier aux portes des églises *Les crimes de Dieu*.

Mais ces amuse-gueule ne peuvent satisfaire Marius. Il réussit à se procurer *l'Indicateur anarchiste*, opuscule réservé aux initiés désireux de fabriquer des explosifs. Pressé de mettre sa jeune science à l'essai, il se rend acquéreur de fulminate de mercure et de poudre verte. Mais le jeune garçon est dénoncé par un indicateur, et le voilà condamné à six mois de prison.

Libéré, il accepte, sur les prières de sa mère, de renoncer à tout esprit de vengeance et entre chez un imprimeur comme apprenti typographe. Mais à peine a-t-il commencé à prendre goût au métier, qu'un inspecteur avertit son patron qu'il a embauché un dangereux terroriste, et Jacob

est mis à la porte.

La mésaventure se renouvelle dans une autre place. Et lorsque Marius rentre un soir chez ses parents sans travail, c'est pour y trouver un policier en train de perquisitionner, bouleversant ses livres et ses papiers.

— Est-ce que cette vie-là va continuer longtemps ? demande Jacob, pris d'une rage froide. Je ne suis pas un criminel, et vous me persécutez jusqu'à m'empêcher de gagner ma vie.

— Vous êtes un honnête garçon, c'est vrai, mais il vaudrait mieux pour vous que vous ayez été condamné pour vol. En tant qu'anarchiste, nous sommes obligés d'avoir toujours l'œil sur vous, car vous êtes un danger pour l'ordre social. Maintenant, il y aurait peut-être un moyen...

Le policier hésite un peu.

— Un moyen de ne plus être ainsi perpétuellement traqué ?

— Oui, dans un sens. Faites amende honorable en écrivant au préfet, et nous verrons ensuite.

L'inspecteur est déjà parti quand Jacob comprend ce qu'il a voulu dire : s'il veut donner des gages en devenant indicateur, ses ennuis seront terminés. C'est mal le connaître. A 18 ans, la société ne lui laissait d'autre choix que le clan des réprouvés ou celui des mouchards ? Il avait déjà choisi.

— Nous sommes des enfants avec notre fabrication de poudre verte, confie-t-il un soir à deux compagnons plus âgés, les Marseillais Roques et Morel. On nous décime, on nous guillotine, et loin de toucher les masses, nous leur faisons horreur. Le temps des explosifs et du poignard est révolu.

Il faut atteindre la classe possédante à son point sensible : le coffre-fort. Orienter toute l'anarchie vers la reprise directe. Créons une bande résolue, disciplinée. Avec nos gains, nous financerons le mouvement libertaire. Le peuple ne comprend pas qu'on jette une bombe contre un magistrat, qu'on poignarde un chef de gouvernement, mais son bon sens parlera en notre faveur, s'il voit que l'on s'attaque aux richesses amassées sur son dos.

Peu de temps après, Jacob met en pratique sa théorie.

une galéjade

Le 1^{er} avril 1897, un commissionnaire du Mont-de-Piété de la rue Petit-Saint-Jean voit entrer chez lui quatre personnes à l'allure sévère. Celui qui marche en tête est vêtu d'une redingote, coiffé d'un gibus et ceint d'une écharpe tricolore. Le commissionnaire se trouble.

Selon les usages d'une profession peu recommandable, et aujourd'hui interdite, il prêtait à très fort intérêt sur les reconnaissances du Mont-de-Piété et devenait ainsi bien souvent propriétaire d'objets que les débiteurs ne pouvaient déguer.

— Je suis commissaire de police, chargé d'opérer chez vous une perquisition, dit l'homme à l'écharpe, après avoir montré un mandat. Vous détenez ici, d'après nos renseignements, une montre qui fait partie d'un vol accompli après un quadruple assassinat. Vous n'êtes pas encore accusé de complicité ou de recel, mais je vous conseille de ne pas gêner l'exécution de

prisonniers devant la porte du Procureur de la République.

— Attendez là, leur ordonne-t-il, en désignant une banquette, je vais prendre des ordres.

Puis, il entre dans le bureau, y reste quelques instants sous prétexte de s'enquérir de formalités, ressort et déclare au commissionnaire, en lui retirant ses menottes :

— L'affaire paraît grave, le Procureur va vous interroger lui-même dans quelques instants.

Puis il s'en va tranquillement rejoindre ses complices.



Marius Jacob, mousse à 11 ans, pirate à 13 ans, typographe à 17 ans.

notre mission.

Le commissionnaire, effondré, s'incline, sans soupçonner un instant que le mandat est un faux, que la frange dorée de l'écharpe vient d'un brassard de première communion, que le soi-disant commissaire n'est autre que l'anarchiste Roques, et son secrétaire Jacob, qui s'est jugé trop jeune de visage pour jouer le rôle principal.

Roques fait d'abord fermer le magasin, et l'inventaire commence. Pendant trois heures, tandis que leurs deux complices font semblant de vérifier les livres, Roques et Jacob se livrent à un inventaire et placent soigneusement dans une valise chaque pièce de valeur, après l'avoir notée sur une liste qui devient de plus en plus longue.

L'inventaire une fois achevé, Jacob passe les menottes au commissionnaire et à l'employé, et les fait monter avec lui dans un fiacre auquel il donne l'adresse du Palais de Justice, tandis que le reste de la bande grimpe dans une autre voiture avec le butin.

Le convoi s'arrête bientôt devant le Palais de Justice. Tandis que ses compagnons s'éclipsent par une autre issue avec les valises, Marius Jacob conduit ses deux

Les heures passent. Le commissionnaire et son employé se morfondent sur leur banquette. Peu à peu tout le monde s'en va, le Palais de Justice devient désert. Le concierge, qui va fermer les portes, s'aperçoit de la présence des deux hommes et vient leur demander ce qu'ils font là.

Le commissionnaire gesticule en protestant de son innocence ; éberlué, le portier va en référer au juge d'instruction. Celui-ci, pressé de rejoindre son logis, ordonne de mettre ces hurluberlus en cellule, à toutes fins utiles. On les conduit donc tout larmoyants à la prison. Mais là, un brigadier de gendarmerie les interroge, trouve l'affaire bizarre et avertit les autorités.

Trop tard ! Jacob et sa bande roulent déjà vers l'Espagne, où ils se sépareront pour éviter d'être repérés. Marius Jacob se promène, s'instruit, visite les musées, les églises, dont il admire les richesses fabuleuses.

A St-Jacques-de-Compostelle, il reçoit le coup de foudre ; la cathédrale abrite une statue du saint en or massif et qui pèse, dit-on, quatre cents kilos. Voilà qui est plus intéressant qu'un commissionnaire du Mont-de-Piété ! Et puis, dévaliser les églises fait partie de sa politique de récupé-

L'homme qui servit de modèle à Arsène Lupin

ration, car il est d'un anticléricalisme passionné.

Son plan établi, Jacob revient à Marseille où l'on fait encore des gorges chaudes de sa galéjade. Il se met aussitôt en quête de ses complices.

Ceux-ci recrutés, il leur explique son plan à Cassis, dans l'arrière-salle d'un café désert.

— L'affaire est au point, dit-il. Elle va porter un rude coup aux préjugés religieux. J'ai été guidé par la chance et par l'alcade. Libre penseur, il nous facilitera la tâche.

Voici le plan. La statue de saint Jacques, qui se trouve près de l'autel, est en or pur. Elle pèse quatre cents kilos. Je pénétrerai de nuit dans l'église, avec Antoine et Théo. Nous briserons la statue en plusieurs morceaux qui seront aussitôt transportés, par la montagne, jusqu'à Bilbao.

« C'est là que tu entres en scène, Anselme. Tu l'empares du sloop que nous avons vu tout à l'heure dans le port, et tu gagneras Bilbao. Il ne restera plus qu'à embarquer les morceaux du saint. D'accord ? »

A Saint-Jacques-de-Compostelle, Jacob retrouve l'alcade un peu moins enthousiaste, mais il a vite fait de réchauffer une ardeur qui faiblit. L'homme est veuf. Il a deux grandes filles qui paraissent à Marius de brûlantes anarchistes, attendant avec impatience la Saint-Barthélemy de tous les oppresseurs.

Mais, à la veillée, quand il entreprend d'exposer son plan, les jeunes personnes frémissent d'horreur :

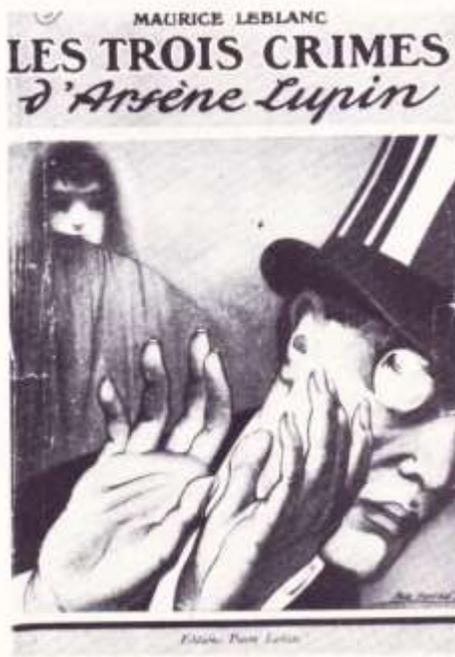
— Dévaliser l'église ! Casser en morceaux la statue du saint ! s'écrie l'aînée. Et voilà l'homme que tu reçois chez nous ! reproche-t-elle à son père. Il faut être un païen de Français pour projeter une chose aussi abominable. Va-t-en d'ici tout de suite, rentre dans ton pays d'athées, de sacrifiants, sinon je te dénonce.

des « travailleurs de la nuit »

Jacob n'a plus qu'à plier bagage en maudissant le mysticisme espagnol.

Rentré en France, il se jure de prendre une revanche et cambriole aussitôt l'église de Puget-Ville, puis la chapelle de Sainte-Christine près de Cuers, enfin l'église d'Alauch, dans laquelle il pénètre par la toiture et en s'accrochant au lustre. Mais le résultat de ce triplé ne l'enrichit guère : il ne lui reste bientôt que vingt-huit sous pour toute fortune.

Délaissant alors les sanctuaires, il dévalise l'hôtel de la comtesse de Cassagne à Béziers, et, à peu près renfloué, s'en va rejoindre à Toulon un nommé Manille,



anarchiste, de ses amis. Il ne réussit pas le vol d'une bijouterie. Il a plus de chance quand il retourne à Béziers pour s'attaquer à l'hôtel des Couronnes.

Pénétrant par la cave, lui et ses complices atteignent le rez-de-chaussée où un pactole les attend : dans le coffre ils trouvent 22 000 F en espèces et 200 000 F de rentes. Et sur le coffre, négligemment posé, un sac de dame, celui de Mme Galabrun, la propriétaire, qui contient de magnifiques bijoux.

Bien argenté, Marius Jacob file sur Monte-Carlo et s'abouche avec un Sicilien.

Au Casino, ce soir-là, autour de la roulette, les joueurs sont nombreux, le râtelier du croupier ne chôme pas. Soudain, un jeune homme en habit, le teint mat, les yeux de feu, pousse un soupir, fait quelques pas en chancelant, et s'abat sur le sol, en proie à une terrible crise d'épilepsie.

Tout le monde, surpris, se précipite : la table de jeu est un instant désertée. Un des joueurs n'a pas bougé ; prestement, il raffe quelques grosses mises et s'esquive tranquillement, tandis qu'on transporte le malade à la clinique.

Jacob et le Sicilien ont parfaitement réussi leur coup, le premier en simulant l'épilepsie, le second en profitant de la surprise pour dépouiller les joueurs. Mais quand il sort de la clinique, Marius constate que son complice s'est enfui avec l'argent.

A son retour en France, Jacob, dénoncé par un indicateur, est arrêté. Sa première affaire, l'escroquerie du commissionnaire au Mont-de-Piété, lui a valu cinq ans de prison par contumace. Il se pourvoit en appel pour gagner du temps, mais il sait bien que le jugement sera confirmé. Il faut trouver quelque chose.

Bientôt, toute la prison ne parle que de la folie du jeune anarchiste, qui affirme être persécuté par les jésuites. Le médecin appelé soupçonne bien la simulation, mais le garçon joue son rôle avec tant de conviction qu'on l'envoie en observation à l'asile d'Aix, dont un des gardiens, Royère, est anarchiste.

Le directeur de l'asile n'est guère convaincu de sa maladie. Jacob est surveillé de près.

— Si tu veux que nos plans d'évasion réussissent, il faut que tu joues le grand jeu, dit Royère. Un seul endroit est propice, c'est la section des agités, où tu bénéficieras d'un certain isolement. Mais le transfert sera difficile à obtenir du directeur.

Dès le lendemain, Jacob est pris d'une crise de folie furieuse. Il écume, trépigne, se précipite sur Royère, le jette à terre avec violence et commence à lui serrer le cou. Il faut quatre hommes pour venir à bout du forcené. On l'isole immédiatement dans une cellule capitonnée, qui ne com-

porte pas de fenêtres, mais seulement une espèce de hublot au plafond.

Quelques jours plus tard, en pleine nuit, deux complices franchissent le mur de l'asile, montent sur le toit par une échelle, cassent la vitre du hublot. Le bruit alerte un gardien qui braque une lampe électrique par le guichet. Alors, Jacob s'écrie :

— Envoyez vite le revolver. Merci. Je le tiens.

Terrifié, le surveillant se sauve pour chercher de l'aide. Marius grimpe par une corde à nœuds qu'on lui jette, se déchire les épaules et le ventre aux éclats de vitre, rejoint une voiture qui démarre aussitôt.

L'évadé va se réfugier à Sète, chez l'anarchiste Sorel, qui a été l'ami intime de Caserio. Jacob a maintenant vingt ans et une solide expérience.

— J'ai jeté ma gourme, explique-t-il à Sorel. Maintenant je vais m'organiser. Il me faut des hommes sûrs, de vrais anarchistes, agissant avant tout par idéologie. De tous ceux qui ont travaillé jusqu'ici avec moi, je ne veux garder que Royère. Lui, c'est un pur, il est prêt à abandonner son poste de surveillant pour me rejoindre.

Bientôt, Jacob a constitué la première brigade de la bande qu'on baptisera un jour les « Travailleurs de la nuit ». Chez Sorel, il expose son plan à ses hommes :

— D'abord, je ne veux pas de jousseurs ni d'ivrognes. Nous sommes avant tout les ouvriers de la Révolution ; un pourcentage sera prélevé sur chaque affaire pour être versé aux organisateurs ou pour aider des camarades dans le besoin.

« Ensuite, l'exige du travail bien fait, et méthodique. Il faut faire du cambriolage une science. J'ai loué à Montpellier un commerce de quincaillerie, ainsi j'aurai les tarifs de gros des fabricants de coffres-forts. Nous pourrions acquérir à bas prix tous les modèles, en étudiant minutieusement les mécanismes.

« Nous aurons, comme toute entreprise qui se respecte, un siège social que je fixe à Paris. Là, je vais ouvrir une fonderie sous un prête-nom, car j'en ai assez du parasitisme, des recéleurs qui nous grugent. La discipline fait, dit-on, la force des armées, et nous sommes l'avant-garde d'une armée, celle des exploités. Je ne suis pas un autoritaire, je tiendrai compte de l'avis de chacun. Mais une fois l'ordre donné, il faudra obéir. Etes-vous d'accord ? Chacun est encore libre de refuser... »

Jacob se tait ; son regard fascinant fait le tour de la petite assistance. Sur ces visages tendus, dans tous ces yeux, il lit une confiance absolue.

La semaine suivante, à Paris, où la brigade vient de se grouper, Marius Jacob donne ses directives.

— Nous allons commencer par M. Hulot, juge de paix au Mans. Ecoutez bien mon plan, car nous procéderons toujours

L'homme qui servit de modèle à Arsène Lupin

ainsi : la méthode est à peu près au point.

Muni d'instructions précises, l'émissaire de Jacob est arrivé au Mans. Il a fait le tour de la ville, examinant les riches propriétés. D'après une liste remise par le chef. Chaque fois que l'une d'elles paraissait vide de ses hôtes, il s'est appuyé négligemment à la porte et a posé « les scellés ».

Dans le vocabulaire des « Travailliers de la nuit », cela consiste à coincer une mince bande de papier pliée qui glissera si quelqu'un ouvre la porte. Le soir, on vérifie les scellés : s'ils ont tenu, c'est que la voie est libre. Celle de M. Hulot, ce soir-là, sera du nombre.

L'homme envoie alors un télégramme à Jacob ; selon un code convenu, il lui indique l'outillage à emporter. A la tombée de la nuit, Jacob arrive par le train avec un autre complice ; la petite bande dîne tranquillement en attendant que la ville soit

trois cents églises, châteaux ou hôtels particuliers qu'il a cambriolés à travers la France entière.

S'il avait la phobie de la noblesse, du clergé et de la magistrature, il s'interdisait en revanche de visiter les médecins, professeurs, écrivains, qu'il estimait utiles à la société. C'est ainsi qu'à Rochefort, comme il s'appretait à cambrioler la propriété de l'enseigne de marine Viaud, il s'aperçut que ce dernier n'était autre que le romancier Pierre Loti, et aussitôt il fit retraite.

Le métier, d'ailleurs, l'ennuie bien souvent. Les émotions fortes y sont beaucoup moins fréquentes qu'il ne l'espère.

Il a pourtant gardé un souvenir très vif de l'affaire de la rue Quincampoix qui semble avoir servi de modèle, trait pour trait, à la célèbre séquence du *Rififi* de Dassin. Elle resta d'ailleurs fameuse, dans les milieux de la police, par son audace et sa technique parfaite.



Les « Travailliers de la Nuit » : de gauche à droite, Félix Bour, Ferrand et Pélissard.

déserte. L'opération est examinée dans tous ses détails.

Quelques jours plus tard, quand M. Hulot rentra chez lui pour constater qu'on l'avait cambriolé de fond en comble, il trouva une petite note explicative : « Nous faisons la guerre aux juges de paix. »

le précurseur du « rififi »

Au procès d'Amiens, on dénombra cent cinquante-six affaires au compte de Jacob et de ses « Travailliers de la nuit », entre 1900 et 1903.

Mais de son propre aveu, c'est plus de

Rue Quincampoix, une fabrique de bijoux occupe un second étage. Jacob loue un appartement vacant au troisième. Il s'est renseigné sur les habitudes du fabricant. Celui-ci, chaque semaine, passe le dimanche en banlieue.

Un dimanche matin, tout est prêt. Jacob perce d'abord un trou dans le plancher. Il y fait passer un parapluie qu'il ouvre, et peut ainsi agrandir l'ouverture sans que la chute des matériaux attire l'attention des voisins. Chacun s'est chaussé de pantoufles et c'est dans le plus grand silence que la besogne s'accomplit.

Les trois hommes descendent chez le bijoutier à l'aide d'une corde à nœuds. Jacob ouvre assez rapidement le coffre, mais tandis qu'il dépose ses outils, l'un des complices brouille maladroitement les pénes.

— Comment vais-je m'en tirer maintenant ? fulmine Jacob. Cela peut prendre des heures, et la famille ne rentre jamais tard, tu le sais.

A 3 heures de l'après-midi, il se bat toujours avec les pénes. Les autres suent d'angoisse. Un orage violent vient d'éclater qui ajoute encore à leur nervosité.

— Mieux vaut renoncer, suggèrent-ils.

— Je ne m'en irai pas sur un échec, à moins d'y être contraint, tranche le chef. Guettez derrière les rideaux.

Enfin, vers 5 heures, le coffre céda. Il contenait 5 kg d'or, 280 carats de pierres, 33 de perles, de l'argent en espèces, 200 000 francs de rente. La raffe ne traina pas !

Grâce à sa fonderie, qui possédait pignon sur rue et payait patente, Jacob tirait le plus grand profit de ses vols. Quand son bureau recevait l'*Argus* où les objets volés étaient minutieusement décrits, ils étaient depuis longtemps transformés en lingots. Pour les valeurs, le chef des « Travailliers de la nuit » avait mis en place un système complexe ayant des ramifications jusqu'à Londres. Quant aux perles, il les écoulait lui-même, à Amsterdam en particulier, où il faisait de fréquents voyages. N'appartenait-il pas au Lloyd néerlandais en qualité d'expert en vol !

C'était là une des nombreuses identités de cet homme insaisissable qui adorait les déguisements, trait que n'oubliera pas Maurice Leblanc pour camper son Arsène Lupin.

Un jour, on le rencontrait sous les traits d'un honorable antiquaire, un autre, en ouvrier ébéniste, ou portant l'uniforme de capitaine des hussards, barré du ruban de la Légion d'honneur. Il possédait même un costume d'ecclésiastique dérobé à Puget-Ville.

Le 21 avril 1903, un Abbevillois de la place Saint-Pierre fut réveillé tard, dans la nuit, par une rage de dents. N'en pouvant plus, il se leva et commença à marcher de long en large. Approchant par hasard de sa fenêtre, il vit trois hommes qui pénétraient dans un hôtel dont il savait le propriétaire absent. Du coup, il en oublia son mal.

— Mathilde, dit-il en secouant sa femme, il y a des cambrioleurs chez la vieille rentière. C'est sûrement ceux qui ont déjà dévalisé M. de la Rivière. Je cours au commissariat de police.

Mais chez la rentière, un homme était posté derrière la fenêtre à faire le guet. Il voit le départ précipité du voisin et sifflote aussitôt « le Père Duchesne » pour alerter ses complices. Jacob apparaît.

— J'ai vu sortir de la maison d'en face un bonhomme qui courait, lui dit Bour.

— De quel côté s'est-il dirigé ?

— A droite, et il a tourné ensuite.

— Mauvais, il a pris la rue Saint-Wulfrang qui conduit au commissariat. Je vais



En tant qu'écrivain, donc « utile à la Société », Pierre Loti ne fut pas cambriolé. Photo Viollet.

aller voir ce qui se passe. Préparez-vous à filer.

Marius n'a pas besoin d'aller bien loin. A peine a-t-il ouvert les contrevents pour sauter dehors, qu'il entend une femme, penchée à la fenêtre de l'immeuble d'en face, lui crier :

— Je sais, vous êtes encore trois, évidemment !

La petite bande, composée de Jacob, Bour et Pélissard, évacue l'hôtel en hâte, mais dès qu'ils se sont un peu éloignés, Jacob ralentit le pas ; ses compagnons s'inquiètent.

— Ne vous en faites pas, les rassure Jacob, je connais ces messieurs de la police ; ce n'est pas la première fois qu'une histoire de ce genre m'arrive. Quand ils auront constaté l'effraction, ils retourneront chez eux, pressés de retrouver leur lit chaud, et recommenceront l'enquête demain matin. Nous avons le temps de prendre le train à Pont-Rémy pour Boulogne, où le travail nous attend.

Mais à six heures du matin, au moment où le train qui vient d'Abbeville entre en gare de Pont-Rémy et alors que les trois complices paient leurs billets, deux agents font irruption et foncent sur eux. Pélissard prend la fuite, tandis qu'une lutte sans merci s'engage entre les quatre hommes. Bour, aux prises avec l'agent Pruvost, le tue d'une balle en plein cœur et se sauve à son tour.

Jacob trouve un rude adversaire en la personne du brigadier Auquier qui l'a pris à bras le corps ; les deux hommes se frappent, roulent sur le sol, rebondissent contre les murs, sous les yeux des employés terrifiés. Enfin Jacob réussit à se dégager, ajuste Auquier qui se couvre la figure de son bras, le blesse grièvement d'un coup de feu, et s'enfuit.

Quelques heures plus tard, comme il

L'homme qui servit de modèle à Arsène Lupin

marche sur une petite route, une voiture qui vient de le dépasser stoppe brusquement. Elle est occupée par trois gendarmes accompagnant le procureur de la République d'Abbeville. Le suspect est obligé de monter avec eux.

Chemin faisant, il parvient à glisser sa main dans la poche où se trouve son revolver. Mais il a mal assuré sa prise, l'arme lui échappe. Un cahot la fait glisser sur un panier d'osier, d'où elle tombe sur la route.

Le chef des « Travailleurs de la nuit » est vaincu. Il couchera le soir même à la prison d'Abbeville.

un accusé hors série

— Messieurs, la Cour...

Dans la grande salle du Palais de Justice d'Amiens, le tribunal est entré avec toute la majesté qu'exige une session d'assises. Mais soudain le président sursaute. Là, devant lui, assis tranquillement dans le box des accusés, au milieu de ses vingt-deux complices, Marius-Alexandre Jacob, le chapeau sur la tête, le regarde venir en souriant.

— Découvrez-vous ! crie le président.

Le sourire de Jacob s'élargit :

— Pourquoi ? N'êtes-vous pas couvert ?

— Levez-vous !

— Pourquoi ? N'êtes-vous pas assis ?

— Etes-vous d'accord sur le choix des jurés ?

— Je ne suis d'accord avec personne. Mes amis et moi ne reconnaissons à personne le droit de nous juger. Mais d'abord répondez-moi : tous vos jurés savent-ils lire ?

— Lire ?... S'ils savent lire ?

Le président montre un visage ahuri. Il écarte des bras stupéfaits, rougit, pâlit, explose enfin :

— Mais je ne sais pas, moi ! Comment diable voulez-vous que je sache si les jurés savent lire !

— Très bien, dit Marius-Alexandre Jacob. Je prends bonne note de votre ignorance.

C'est par ce singulier dialogue que s'ouvre, le 8 mars 1905, le procès des *Travailleurs de la Nuit*. L'instruction a duré deux ans. Le dossier comporte plus de 20 000 pièces. L'acte d'accusation a 161 pages. Sur une grande table est étalé l'arsenal de la bande : « *Des outils merveilleux, d'une puissance considérable*, écrit le reporter de *La Voix du Nord*. *Dans une valise, la même poignée peut s'adapter sur tous les outils.* »

La salle est pleine d'un public énérvé. Depuis plusieurs semaines, les anarchistes ont multiplié des réunions à l'issue des-

quelles on criait : « Vive Jacob. » On craint des troubles. Un bataillon d'infanterie occupe l'intérieur du Palais. Des gendarmes à cheval et les chasseurs du 30^e régiment d'infanterie, commandés par un général en petite tenue, escortent les voitures cellulaires.

Malgré ce spectaculaire déploiement de force, la crainte qu'inspirent les anarchistes est telle qu'au début de l'audience, de nombreux jurés sont absents. Il faut les faire chercher par des gendarmes.

Dans son box, toujours très calme, Jacob assiste, goguenard, aux errements de la justice. Cet accusé de vingt-cinq ans a vraiment l'âme d'un chef. Il a commencé par une déclaration de principes qui s'est terminée par ces mots :

— *Où, tous mes vols, je les revendique comme un honneur. Soyez sans indulgence pour moi : je n'en aurais pas eu pour vous !*

On s'aperçoit très vite qu'il veut couvrir tous les *Travailleurs de la Nuit*. Dès que le président ouvre la bouche pour demander qui est responsable d'un vol ou d'une attaque à main armée, il répond :

— C'est moi.

Il s'attribue la paternité de tous les méfaits.

Ce criminel hors série, si différent de l'habituel gibier des assises, échappe à l'entendement du président.

— Mais pourquoi tous ces vols ? L'instruction a prouvé que vous viviez pauvrement, mangeant pour un franc vingt-cinq dans un restaurant du boulevard Voltaire, ne buvant pas, n'ayant aucun vice... Alors ? Pourquoi ? Pourquoi ?

— Je vais vous l'expliquer, mais je suis

Marius Jacob prisonnier.



certain que vous n'êtes pas capable de comprendre, répond Jacob. Chaque jour, des ouvriers meurent de misère. Des pauvres végètent et crèvent sans qu'on s'occupe d'eux. Toute une partie du monde vit dans la nuit, dans le froid, dans la faim, les maladies et le désespoir... Moi, j'ai voulu être leur vengeur. J'ai fait mon devoir. Partout où j'ai vu des églises, des châteaux, des villas, je suis entré reprendre un peu de ce que leurs propriétaires avaient volé ! La société est pourrie. La preuve, c'est que vous existez, vous autres, juges et magistrats.

Quand on veut lui expliquer comment un vol s'est commis :

— Ah ! non, permettez, monsieur le président. En matière de cambriolage, vous manquez de compétence. Croyez ma vieille expérience : ce n'est pas un métier facile à apprendre...

Les témoins commencent à déposer. Jacob se révèle comme un debatter très adroit.

Voici, à la barre, M. Edou, de Compiègne.

— Combien valaient vos titres ?

— Douze cents francs.

— Vous vous êtes fait voler avant que je ne vous vole, mon pauvre monsieur Edou. Vos titres ne valent pas un sou, j'ai dû les brûler. Mais je parierais que ceux qui vous les ont vendus et qui n'étaient pourtant pas plus honnêtes que moi, portent aujourd'hui la rosette !

Chaque jour, les mêmes scènes recommencent. Tour à tour cynique, violent, amusant, doctoral ou drôle, Marius-Alexandre Jacob mène le jeu. Quand la tournure prise par les débats lui paraît dénuée d'intérêt, il revient aux principes qui ont décidé de sa vie.

— Je suis un révolté, vivant du produit de ses vols. J'ai incendié plusieurs hôtels. J'ai défendu ma liberté contre l'agression des agents du pouvoir. Ne reconnaissant à personne le droit de me juger, je n'implore ni pardon ni indulgence. Je ne sollicite pas ceux que je hais ou que je méprise. Vous êtes les plus forts. Disposez de moi comme vous l'entendez. Envoyez-moi au bagne ou à l'échafaud : peu m'importe.

— Jacob, nous sommes excédés de vous entendre, proteste le président.

— Moi je ne vous empêche pas de parler quand il vous arrive d'avoir quelque chose à dire, répond Jacob.

Et il continue :

— J'aurais pu être patron ou ouvrier, comme beaucoup. Mais plutôt que d'être exploiteur, plutôt que d'être exploité, j'ai préféré voler les voleurs ! Et je n'ai qu'un regret, celui de n'avoir pas assez cambriolé.

Sa verve et son courage lui ont valu la sympathie des journalistes qui suivent le procès. Jacob est en train de devenir le bandit bien-aimé. Il faut en finir. A la

sixième audience, le président crée un incident. Les avocats parisiens quittent le prétoire. Jacob se dresse :

— Sans avocats, pas de procès. C'est la force que vous voulez employer, monsieur le Président. Eh bien, nous allons voir !...

Et les vingt-deux Travailleurs de la Nuit



Marius Jacob après sa libération. Il se suicida en 1954.

se jettent sur leurs gardes. On se bat. On hurle : « Mort à la bourgeoisie ! Vive l'anarchie ! »

La troupe accourt. Le président décide d'expulser définitivement plusieurs inculpés. Naturellement, Jacob est du lot. La pièce perd son principal acteur, donc son intérêt. Elle dure pourtant jusqu'au 22 mars, mais c'est sans remous que l'un des plus saisissants procès qu'ait enregistrés l'histoire criminelle se termine par la condamnation de Marius-Alexandre Jacob aux travaux forcés à perpétuité.

Ses démêlés avec la justice ne sont pas clos pour autant. D'Amiens, il est transféré à Orléans, où il avait été condamné à mort par contumace pour avoir grièvement blessé l'agent Couillot. Une seule audience est prévue. Dès l'entrée de la Cour, président et accusé se toisent avec un peu de malice, car tous deux sont marseillais.

— Accusé, levez-vous !...

— Levez-vous vous-même, mon bon.

— Je m'attendais à votre réponse, dit le président goguenard. Pourtant je vous croyais assez intelligent pour ne pas user de redites...

— Vous avez peut-être cru que j'allais me coucher sur le banc pour éviter une répétition ?... Non... Je ne suis pas si puriste, lui rétorque Jacob.

Tout en amusant le public, Jacob prépare son évasion. Par petits achats faits à la cantine de la prison, il a ramassé du poivre, espérant bien une occasion de s'en servir.

Brusquement cette chance surgit, pendant la suspension d'audience. Un gendarme l'a conduit aux cabinets. Jacob, derrière la porte close, demeure figé par la surprise : en haut du mur, un panneau de bois semble dissimuler une issue. Il monte sur le siège, grimpe, ébranle le panneau, se jette dans l'ouverture et tombe de trois mètres... dans la salle du tribunal !...

Une seconde fois, il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Le soir du verdict, rentré dans sa cellule, il écrit à sa mère :

« ... C'est bon pour les honnêtes gens de pleurer et de souffrir dans cette vallée de larmes, eux qui sont sûrs de jouir de toutes les félicités dans un monde futur. Mais moi, pauvre bandit, inconvertible, qui suis désigné pour servir d'anthracite dans le foyer de la chaudière du sieur Lucifer, mon plaisir consiste à me moquer de tout, à me montrer supérieur aux événements, à chercher comment les utiliser à mon profit. Et puis j'ai hâte d'être rendu au bagne, pour le voir avec ses grandeurs, ses lâchetés et ses bassesses, ses passions et ses révoltes. J'y retrouverai des amis fidèles. Combien d'hommes qui ne peuvent en trouver nulle part ! »

le bagnard irréductible

Désormais, les aventures de Marius Jacob ne concernent plus l'histoire de l'anarchie, mais celle du bagne, dont il sera la figure la plus étrange, la plus redoutable, la plus captivante aussi.

En janvier 1906, Jacob arrive à la Guyane dans un convoi de forçats, après avoir eu droit, pendant la traversée, à une cage spéciale. Coup sur coup, il tente quatre premières évasions. Ainsi commence un

combat sans merci entre cet indomptable et l'administration pénitentiaire.

Vingt-trois ans de bagne, dont huit ans et onze mois au cachot les fers aux pieds ; dix-sept tentatives d'évasion, certaines montées avec une audace qui défie l'imagination de n'importe quel romancier ; des duels victorieux au couteau avec les mouchards et les souteneurs qui pullulent au bagne ; un autre genre de duel, mais juridique et savant celui-là, contre les tribunaux du bagne, pour échapper au cachot ou à la guillotine ; le talent épistolaire de ce stoïcien digne d'Épictète ; sa libération inattendue à la suite d'une campagne de presse... tout cela aussi, l'auteur l'a raconté dans un livre, *Un anarchiste de la Belle Époque* (1), qu'il écrivit... chez Jacob lui-même : c'était durant l'été 1950.

Un demi-siècle après le procès d'Amiens, un samedi du mois d'août 1954, à Bois-Saint-Denis, petit village de l'Indre, un vieil homme de soixante-quinze ans donna une petite fête aux gamins du pays, les promena longtemps dans sa vieille guimbarde, leur paya à goûter. Puis il rentra dans sa maison solitaire et écrivit une longue lettre pour ses amis.

« ... J'ai eu une vie bien remplie d'heur et de malheur, et je m'estime comblé par le destin. Aussi bien, je vous quitte sans désespoir, le sourire aux lèvres, la paix dans le cœur. Vous êtes trop jeunes pour apprécier le plaisir qu'il y a de partir en bonne santé, en faisant la nique à toutes les infirmités qui guettent la vieillesse. Elles sont toutes là réunies, prêtes à me dévorer. Merci pour moi. J'ai vécu, je puis mourir, et aller rejoindre ma mère et ma femme. »

Puis il désigne le médecin pour les constatations, « homme consciencieux qui n'a jamais ressuscité personne », le marbrier de son choix qui ouvrira le caveau, « artisan habile, avec lui pas d'évasion possible », et termine en indiquant : « Vous trouverez deux litres de rosé à côté de la pannerie. A votre santé. »

La nuit était tombée. Le vieil homme entra dans sa chambre, alluma deux réchauds à charbon de bois, et attira près de lui son chien Negro, un cocker de dix-neuf ans, aveugle et sourd. Tout en caressant Negro, il lui fit une piqûre, puis le plaça sur le lit, et s'assit à son côté. Sans trembler, sa main prit la seringue, l'emplit d'un produit à base de morphine, poussa l'aiguille sous la peau. Alors Marius-Alexandre Jacob, anarchiste indomptable, s'étendit tranquillement et entra dans son dernier sommeil.

(1) Éd. du Seuil.